
Un zouave, place Pigalle, collection « Xénophon »

Georges Clément

Présent, n° 6569 du 15 avril 2008

Georges Clément:
«Un zouave, place Pigalle»

Diplômé de l'École supérieure de commerce, Georges Clément, possède à son actif une œuvre littéraire importante. Il vient de publier aux Editions Fol'fer *Un zouave, place Pigalle*.

En février 1934, un vieil homme, Ladislav Waldlewsky, vit les dernières heures de sa vie dans le soir qui tombe sur Oran. Sa vie qui a commencé bien des années plus tôt en Pologne, qui a continué dans le Paris de la Commune et qui s'est poursuivie en Algérie française. *Un zouave, place Pigalle* est une vaste fresque érudite qui allie le récit intimiste à l'histoire. Souhaitons vite un deuxième volume. – C.R.

— *Avez-vous écrit un roman historique au travers des destins croisés de plusieurs familles ou la vie de ces familles confrontées au tourbillon de l'histoire ? Vous sentez-vous davantage romancier qu'historien ?*

— Je n'ai pas voulu écrire un roman historique, mais dès lors qu'une histoire se déroule dans le passé elle s'inscrit automatiquement dans un contexte historique. Par contre, je suis intimement persuadé qu'aucun destin, même individuel, ne peut s'abstraire de l'Histoire. Elle est toujours présente, même dans ses périodes de calme. Elle court comme le furet de la chanson, mais n'émerge que à certaines époques où elle décide de tout. Pour ma part, je suis poète et romancier, c'est-à-dire, comme le disait Camus, artiste. Mais je suis aussi historien, ayant été un élève de Jean Tulard à l'école pratique des Hautes études de la Sorbonne de 1988 à 1999, et ne puis-je traiter du contexte ou des événements dans lesquels baignent mes personnages qu'avec le sérieux, la minutie et l'objectivité requise pour un historien. En cela je refuse de « faire des enfants à l'Histoire » et prends la précaution, dans mes romans, de séparer les descriptions historiques de la vie des personnages. Je n'ai fait qu'une exception dans le *Zouave* : Dombrowsky est le parrain de Ladislav.

— *Avez-vous puisé votre inspiration dans votre histoire familiale ?*

— Absolument pas.

— *Le personnage de Sybille, violente passionaria de la Commune, n'est pas sans ressemblances avec les héroïnes hugoliennes, ni évidemment avec Louise Michel. Quelle figure féminine en est la véritable inspiratrice ?*

— Aucune, elle est née spontanément, et son nom qui équivaut à celui « d'énigme » est assorti à l'archétype qu'elle représente : pourquoi va-t-on au bout d'une logique suicidaire et révolutionnaire ? Bien entendu, elle vit la vie des « pétroleuses » et des « viragos » qui furent les plus enflammées des soldats de la Commune. En ceci elle est habillée et se comporte comme ses sœurs de l'époque dont on voit les visages hâves sur les photos de la Commune : des regards brûlants sans aménité.

— Vous êtes l'auteur de recueils de poèmes, de romans, pourriez-vous nous en dire un peu plus sur votre œuvre ?

— En vérité j'ai commencé il y a vingt-cinq ans à faire de la poésie, que j'ai commencé à publier il y a dix ans exactement. Il s'agit donc d'un pilier de mon travail littéraire : cinq recueils publiés et un sixième en préparation pour la fin de l'année. Mais j'ai commencé en même temps — en 1989 — un travail d'élaboration et de rédaction d'un roman « total » sur la guerre d'Algérie qui est terminé mais non publié : « Les Indésirables ». Pour le fonder, j'avais tout d'abord rédigé des nouvelles qui me permirent de donner à mes familles de personnages (les Torregrossa, les Gaillarde, les Waldlewsky, les Désagneaux, et les Pérez) des racines qui, pour certains, remontent à 1509, date de la conquête d'Oran par le cardinal Cisnéros Ximenez. Ce sont ces histoires courtes qui me servent pour bâtir un cycle de romans comme le Zouave ou bientôt *Les griffes du lion*. Mais comme je suis engagé dans le combat politique, j'use de mes possibilités littéraires pour les mettre au service de mes analyses et cela a donné *Assaut contre l'Occident chrétien* qui fut édité en octobre dernier par Godefroy de Bouillon. Il s'agit de mon seul livre politique, et ce sera le dernier puisqu'il me semble avoir tout dit sur les temps qui sont les nôtres. La littérature mérite mes efforts puisqu'elle permet de traiter des mêmes problèmes avec plus de profondeur et l'espoir de la durée.

Propos recueillis par Catherine Robinson

La Lettre de L'Indépendance, n° 48, juillet 2008

Qu'avez-vous lu ce mois-ci?

Un zouave, place Pigalle

C'est par le truchement d'un jeune émigré polonais à Paris, Ladislav, que l'auteur nous entraîne avec assurance et brio au cœur des remous qui menèrent à la décomposition du Second Empire, puis à sa disparition après le désastre de Sedan. Marqué encore enfant par la mort de ses parents survenue lors d'une manifestation en faveur de l'indépendance du Grand Duché de Varsovie, violemment réprimée par l'occupant russe, il s'intègre, adolescent, à la communauté polonaise exilée à Paris. Il y devient le protégé de Jaroslaw Dombrowski, futur et ultime responsable militaire de la Commune de Paris, qui périt sur les barricades.

C'est à la suite d'un malentendu greffé sur une aventure amoureuse en dehors de toute convention, que le jeune homme est amené à participer à l'insurrection, et il ne sera sauvé de la fureur versaillaise que grâce à l'intervention d'un lignard, spectateur de son innocence, Espagnol d'Oran qui s'est engagé au service de la France. Ainsi Ladislav, le périple révolutionnaire achevé, rejoindra cette ville, alors française, où nous assistons à ses derniers moments, en 1934, tandis que le film de son existence mouvementée défile une dernière fois devant ses yeux.

Le poids du destin est particulièrement présent dans cet entrelacs parfaitement maîtrisé de situations couvrant tant l'Europe que l'Algérie, dont révoation alterne entre présent et passé. Car il s'agit à la fois d'une reconstitution d'un moment historique et d'une création littéraire, pour laquelle lyrisme et réalisme se mêlent avec harmonie. Tous les éléments du canevas convergent vers ces débuts fratricides de la III^e République, inaugurés par la naissance et l'anéantissement d'une insurrection que l'auteur a la grande intelligence de ne pas condamner dans son principe, même s'il en que les puérités et les

folies désespérées qui ponctuèrent la Semaine Sanglante. Il ne faut pas oublier que la Commune de Paris, fut avant toute chose un mouvement patriotique en réaction à la lâcheté des élites de l'époque, ce dont témoigne bien le prédécesseur de Dombrowski, le colonel Louis Rossel, que l'Adolphe Thiers fit fusiller sans état d'âme.

Maurice Livernault

Revue *Napoléon III* n° 4, oct-nov-déc. 2008

Publications

Un zouave, place Pigalle

En février 1934, un vieil homme, Ladislav Waldlewsky, vit les dernières heures de sa vie dans le soir qui tombe sur Oran. Sa vie a commencé bien des années plus tôt en Pologne, a continué dans le Paris de la Commune et s'est poursuivie en Algérie française. Un roman historique qui conduit le lecteur de Varsovie à la chute de Napoléon III .

Présent n° 6694 du jeudi 16 octobre 2008

Un zouave, place Pigalle

Destins croisés Oran-Varsovie-Paris

Une histoire habilement construite et qui vous tient en haleine de la première à la dernière page, des personnages aux caractères bien trempés et aux destins étonnants, un contexte historique particulièrement riche en rebondissements... Si le cinéma français ne s'était pas spécialisé depuis quelques années déjà dans les drames sociaux et autres « études psychologiques » fumeuses, *Un zouave, place Pigalle*, ce passionnant roman de Georges Clément aurait à coup sûr fourni la trame d'un bien beau film d'aventure.

L'histoire d'abord. « En février 1934, dans le soir qui tombe sur Oran, un vieil homme vit les dernières heures de sa vie. Sa vie et celle de toute une famille qui a commencé bien des années plus tôt en Pologne, a continué dans le Paris de la Commune, et s'est poursuivie en Algérie française »...

Ainsi, le roman s'ouvre-t-il sur la dernière chambre de Ladislav Waldlewsky, au soir de sa vie, le 10 février 1934. A partir de là, le lecteur sera promené en permanence entre le présent d'un Ladislav mourant et dont les proches se bousculent pour venir lui dire un dernier adieu, et le passé particulièrement tumultueux du vieil homme, qui a vu le jour dans la Pologne du XIXe siècle dépecée par la Russie, la Prusse et l'Autriche. C'est dans cette Pologne occupée, dans une famille patriote électrisée par le souvenir de Kosciuszko et de Napoléon Ier, que Ladislav va voir le jour et vivre ces premières années.

Jusqu'à ce que l'ogre russe dévore tour à tour ses parents puis son oncle Tadeus, et qu'il trouve refuge chez les Waldlewsky à Paris.

Paris justement, qui, dans le beau roman de Georges Clément, est le point de convergence des quatre personnages principaux : Ladislav bien sûr, mais aussi Miguel Torregrossa, descendant d'une famille espagnole installée à Oran depuis la fin du XVIIIe siècle qui s'est engagé dans les zouaves pour défendre la France contre les Prussiens; Sybille, jeune fille pauvre de Paris qui deviendra une sorte de passionnaria de la Commune, et Athénaïs, riche et belle parisienne dont le mari a été tué à la guerre et qui sacrifiera tout pour aider les pauvres de la capitale. Quatre vrais personnages, dont on

suit les destins parallèles tout au long du roman, jusqu'à ce moment où le lecteur découvre ce qui les relie.

Né à Oran en 1944, l'auteur, dont les activités littéraires débutèrent au milieu des années quatre-vingts, a été un fervent auditeur des conférences de Jean Tulard en Sorbonne et cela se sent. D'abord, dans le choix du contexte historique particulièrement riche en rebondissements et en événements. Mais aussi dans les descriptions particulièrement soignées et détaillées de la Pologne occupée, du Paris hausmannien, du Paris de la Commune ou encore de la visite de Napoléon III à Alger et Oran en 1865 à laquelle, pour un peu, on croirait avoir assisté.

Bref, voici un beau roman à lire d'urgence et à conseiller à vos amis.

Franck Delétraz

L'algérianiste, n° 124, décembre 2008

Lu pour vous :

Un zouave, place Pigalle, Georges Clément

Son titre pourrait promettre la saga d'un zouave à Paris, alors que la lecture de ce livre révélera plutôt les faits historiques de la Pologne vers la fin du XIXe siècle, déchirée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, puis de la vie politique de l'empereur Napoléon III et du Second Empire jusqu'à sa chute en 1870. L'auteur prend à témoin un vieil homme, Ladislas Waldlewsky, qui a traversé ces époques et qui va mourir à Oran au soir du 10 février 1934. Il revoit dans son délire sa petite enfance en Pologne, puis son exil dans le Paris populaire et révolutionnaire du XIXe siècle, entre Belleville et Montmartre. Si les faits historiques relatés ne manquent pas d'intérêt, on peut regretter que la vie du vieil homme, qui s'arrête à Oran, ne soit pas plus impliquée dans les faits de ces époques troubles et passionnées.

Georges Mercier

Monde & Vie, n° 813, 27 juin 2009

Un zouave, place Pigalle
Georges Clément

Dans un roman historique fouillé, Georges Clément nous emmène derrière ses personnages issus du peuple, de Varsovie à Oran en passant par le Paris de Napoléon III, la guerre de 70, le siège de Paris et les combats de la Commune. Derrière les événements, le lecteur découvre des anonymes de l'histoire, tout à la fois acteurs et jouets des circonstances dans lesquelles ils sont entraînés et où ils tentent de survivre. Cette grande fresque sociale nous plonge dans les entrailles grouillantes de l'histoire: une arrière-cour brutale et sale, mais aussi pleine de vie et de sentiments, d'enthousiasme et de générosité. Une histoire racontée avec tact et érudition, pour le plus grand plaisir du lecteur.

Renaissance des Hommes et des Idées, n° 244, novembre 2009

Un zouave, place Pigalle
Georges Clément

Ce roman nous conte l'histoire d'un vieil homme qui vit les dernières heures de sa vie dans le soir qui tombe sur Oran en février 1934. C'est la vie de toute une famille qui a commencé bien des années plus tôt à Varsovie, continuée dans le Paris de la Commune et s'est poursuivie dans l'Algérie française. A travers ces personnages et l'irruption de périodes politiques fertiles en rebondissements, l'auteur nous fait revivre la saga d'une famille parmi tant d'autres qui ont peuplé cette terre d'origine chrétienne. Un très beau roman plein de vérité.

Henri Astruc

Présent, n° 9849 du 17 avril 2021

Dans la fournaise de la Commune de Paris

En février 1934, à Oran (Algérie française), un vieil homme vit les dernières heures de sa vie. Il s'appelle Ladislas Waldlewsky. Tout a commencé, bien des années plus tôt, en Pologne. Pour continuer dans le Paris insurgé de la Commune et se poursuivre dans la vieille ville espagnole d'Oran...

S'il est un roman qu'il faut lire, en cette année où l'on va commémorer – 1871-2021 – la Commune de Paris, c'est celui de Georges Clément, *Un zouave, place Pigalle*. Avec des hommes et des femmes durs à la tâche, tendres parfois, souvent irréductibles dans leurs convictions. Comme le personnage très fort de Sybille, une *pasionaria* qui fait penser à Louise Michel, une « pétroleuse » comme diront Thiers et sa clique républicaine. Il y a beaucoup à dire sur la Commune de Paris. A condition de ne pas oublier qu'il y eut, dans ses rangs, des patriotes (je pense au colonel Louis Rossel) dressés face à l'envahisseur prussien.

Paris enfermé, Paris de la fournaise communarde, carrefour où vont se croiser quatre des protagonistes du récit : Sybille et Ladislas (né dans une Pologne dépecée par la Russie, l'Autriche et la Prusse) que nous avons dits ; Miguel Torregrossa, issu d'une famille espagnole installée à Oran depuis le XVIIIe siècle ; Athenais, riche et belle, veuve d'un officier tué dans les combats de 1870, sorte de sainte laïque jusqu'au sacrifice.

Le 17 mars 1871, Thiers (surnommé « Tom Pouce » ou « Foutriquet ») fait placarder une affiche dans Paris. Son texte, après avoir tartiné sur la République et ses « valeurs » et passé de la pommade aux « bons citoyens », est une menace aux « mauvais citoyens » : « Parisiens, nous vous tenons ce langage parce que nous estimons votre bon sens, votre sagesse, votre patriotisme mais, cet avertissement donné, vous nous approuverez de recourir à la force, car il faut, sans un jour de retard, que l'ordre, condition de votre bien-être, renaisse entier, immédiat, inaltérable. »

Des menaces qui ne font qu'exacerber la détermination de Sybille installée à Ménilmontant : « Elle vivait en spartiate, solitaire comme une nonne, blanche comme un marbre, acérée comme un glaive. » Scènes de chasse dans le Paris haussmannien, scènes de guerre civile, scènes d'horreur entre Belleville et Montmartre...

Thiers a compris une chose : l'insurrection parisienne, qu'il va réprimer sauvagement, façon jacobine, va lui permettre d'installer une République pérenne en coupant les pattes à une Assemblée nationale très majoritairement monarchiste. C'est donc dans le sang, comme en 1793-1794, et sur les cadavres des fusillés du Père-Lachaise, que s'ancrera ce régime républicain que nous continuons de subir.

Georges Clément nous balade dans ce capharnaüm. Des barricades, des rats vendus aux coins des rues après qu'on a mangé les chiens, les chats, les chevaux et tous les animaux exotiques de la capitale, des femmes coiffées de shakos récupérés au hasard de la mitraille, des fantassins du 88e tête nue, des quidams en blouse et pantalon bouffant de zouave, des viragos échevelées, des uniformes galonnés d'or... Et l'irréparable : le massacre de 74 otages, dont l'archevêque de Paris, Mgr Darboy.

Thiers a gagné son pari. Aux élections partielles, les républicains, le « parti de l'ordre » (qui a du sang jusqu'au menton), l'emportent sur les bonapartistes et les royalistes.

Un zouave, place Pigalle relève des romans historiques réussis : l'auteur n'écrase pas le romanesque sous sa science historique, et le romanesque ne vient pas à réduire l'Histoire à un approximatif salmigondis.

Alain Sanders
